

LE CAS BUGEAUD

DE LA MÊME AUTEURE

- Les Juifs à Toulouse entre 1945 et 1970. Une communauté toujours recommencée*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998.
- Décoloniser l'histoire ? De « l'histoire coloniale » aux histoires nationales en Amérique latine et en Afrique (XIX^e-XX^e siècles)* (codirection avec Sophie Dulucq), Paris, SFHOM, 2003.
- Sud-Nord. Cultures coloniales en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Toulouse, Privat, 2004.
- Enjeux d'histoire, jeux de mémoire. Les usages du passé juif* (codirection avec Jean-Marc Chouraqui, Gilles Dorival), Paris, Maisonneuve & Larose, 2006.
- D'une frontière à l'autre. Migrations, passages, imaginaires* (codirection avec Jean-François Berdah et Anny Bloch-Raymond), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2007.
- Le Tourisme dans l'empire français. Politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)* (avec Habib Kazdaghli), Paris, SFHOM, 2009.
- Les Juifs du Maghreb. Naissance d'une historiographie coloniale*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, 2011.
- Terre d'exil, terre d'asile. Migrations juives en France aux XIX^e et XX^e siècles* (direction), Paris, L'Éclat, 2014.
- L'Algérie, terre de tourisme. Histoire d'un loisir colonial*, Paris, Vendémiaire, 2016.
- Fabrique du tourisme et expériences patrimoniales au Maghreb (XIX^e-XXI^e siècle)* (codirection avec Cyril Insart et Charlotte Mus-Jelidi), Rabat, Centre Jacques-Berque, 2019.
- Un village à l'heure coloniale. Draria (1830-1962)*, Paris, Belin, 2019.
- Nouveaux regards sur l'Afrique coloniale française (1830-1962)* (sous la direction de Joëlle Alazard, Sihem Bella), Paris, Bréal, 2021.
- La Conquête. Comment les Français ont pris possession de l'Algérie (1830-1848)*, Paris, Tallandier, 2022 (« Texto », 2025).

Colette Zytnicki

LE CAS BUGEAUD

*Les violences
de la conquête coloniale en Algérie*

TALLANDIER

Cartes : Légendes Cartographie / Éditions Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5495-0

Introduction

Lorsque l'on me demande sur quoi porte le livre que j'écris et que je réponds : sur Bugeaud, je suscite trois types de réactions. Soit mes interlocuteurs fredonnent la chanson « La casquette du père Bugeaud », soit ils me demandent qui il est, soit encore ils évoquent les enfumades et les exactions commises lors de la conquête de l'Algérie. Trois réactions qui renvoient, schématiquement, à trois étapes de la mémoire du passé colonial français.

La première, provenant le plus souvent des personnes les plus âgées, fait écho au moment où s'enseignaient l'Empire et ses gloires dans les écoles de la III^e République. La deuxième, portée par les plus jeunes, témoigne de l'effacement de cette histoire. Enfin, la troisième nuance cette disparition et manifeste à sa façon la résurgence d'une mémoire critique du passé colonial. Ce livre s'inscrit dans ce dernier mouvement : un retour sur ces temps qui ne s'effacent pas, un retour qui a saisi l'historiographie, mais aussi la société française. Ainsi, après avoir édifié des statues au duc d'Isly – le titre qui fut attribué à Bugeaud en 1844 – et donné son nom à des rues, on en est arrivé à vouloir les déboulonner et les débaptiser. Cependant, peut-on aujourd'hui non pas le rejeter dans les oubliettes de l'histoire, mais l'exhumer au contraire pour comprendre ce qu'il fit en Algérie et ce qu'il fit à l'Algérie ?

Parce que nous sommes à cette époque où s'enchevêtrent ces différentes strates mémorielles s'impose la tâche d'explorer à nouveau la figure de Bugeaud. Soldat de l'Empire dans sa jeunesse, propriétaire terrien innovant dans sa maturité, il reprend l'épée à plus de 50 ans en tant que gouverneur général en Algérie (de 1841 à 1847), après y avoir rempli des missions bien spécifiques, de plus courte durée, en 1836 et 1837. C'est à ces quelques années qui vont de 1836 à 1847, à ce long séjour que fit Bugeaud outre-Méditerranée, qu'est consacré ce livre. On a dans le passé étudié, avec détail, les opérations militaires qu'il y a menées, faisant ressortir l'originalité de la méthode Bugeaud. On a aussi consacré d'autres ouvrages à sa conception de la colonisation, entendue ici comme la mise en valeur des terres confisquées selon diverses modalités aux Algériens, une colonisation confiée à des colons militaires. On peut aujourd'hui, au prisme des travaux récents menés sur l'Algérie, étendre le questionnement à d'autres domaines : la question de la violence de la conquête, celle de l'appropriation du foncier par les conquérants ou les formes de domination des populations algériennes.

Pour cela, il a fallu s'immerger dans une masse d'archives impressionnantes. Car Bugeaud a beaucoup écrit et a suscité de multiples réactions. Il y a tout d'abord sa très imposante correspondance officielle, celle qu'il a entretenue en tant qu'officier puis gouverneur général avec son ministre de tutelle, le ministre de la Guerre, le maréchal Soult et le chef réel du gouvernement, François Guizot : lettres, rapports, etc. À cela s'ajoutent sa correspondance privée, les brochures qu'il a rédigées, les articles qu'il a publiés dans la presse et ses tonitruants discours à la Chambre des députés. Personnage controversé, il a suscité de très nombreux articles dans la presse de son

INTRODUCTION

temps, qu'elle soit de la droite légitimiste, de la gauche libérale ou républicaine. Et enfin, il importait de lire dans les Mémoires ou ouvrages la trace qu'il avait laissée parmi ses contemporains.

De tout cela émergent deux questions. La première porte sur l'action même de Bugeaud en Algérie. Sa mission principale était de faire la guerre, la seconde, de coloniser. On peut alors porter l'interrogation non seulement sur la manière dont ces deux objectifs ont été remplis, mais surtout sur les conséquences qu'ils ont engendrées, principalement sur les populations algériennes qui en ont subi les dramatiques effets. La guerre bouleverse le pays et ses habitants, avec son cortège de violences, mais aussi de déracinements, d'exodes qui s'ancrent dans les mémoires. La colonisation, un vaste mouvement d'appropriation foncière qui se met en route durant ces années cruciales, s'y adjoint. Bugeaud imprime sa marque à la fois sur la manière de mener la guerre et de coloniser.

La seconde question tient aux rapports entre Bugeaud et le gouvernement de Louis-Philippe. En se plongeant dans sa correspondance, où l'on suit quasiment au jour le jour les nombreux conflits qui ont pu l'opposer au ministre de la Guerre, voire à Guizot, à certains de ses officiers, aux grands colons présents en Algérie, on se demande comment il a pu rester si longtemps en Algérie, là où les autres gouverneurs généraux, ses prédécesseurs, n'y sont demeurés qu'une année au plus. Comment Bugeaud, qui était en son temps si impopulaire dans la presse, s'est-il maintenu dans sa fonction durant six années ? Car, avec la relative liberté dont bénéficient alors les journaux, son action et celle de ses officiers outre-Méditerranée sont scrutées et discutées. Elles suscitent un vaste débat, que ce soit sur la violence des armes, la manière d'administrer l'Algérie ou de

LE CAS BUGEAUD

la coloniser. Faut-il trouver la réponse à notre interrogation dans la manière dont Bugeaud a mené la guerre, brutale mais, vue du côté français, couronnée de succès puisque juste après son départ, son principal adversaire, Abd el-Kader, rend les armes ? Ou faut-il aussi tenir compte du poids politique qu'il a su se tailler avant 1836, celui d'un indéfectible soutien du trône depuis 1830, d'un homme enfin qui a su donner au gouvernement d'importantes et constantes marques de fidélité ?

Se pencher sur Bugeaud et sur l'Algérie, c'est saisir *in vivo* le quotidien de la conquête, de ses répercussions, aussi bien dans le pays lui-même, sur les populations soumises à une guerre totale, terrible, que dans la métropole où la question de la guerre, de l'administration du pays et du sort des Algériens s'impose, parfois de manière brûlante, dans le débat public.

CHAPITRE PREMIER

Bugeaud et l'Algérie en 1836

Bugeaud découvre l'Algérie en 1836. Il ne la connaissait pas, il ne s'y intéressait pas particulièrement, comme grand nombre de ses contemporains, et il était loin d'être favorable à sa colonisation. Au printemps de cette année-là, il est nanti d'une mission précise et limitée : débloquer les unités commandées par le général d'Arlanges, coincées à l'embouchure du fleuve Tafna par les troupes d'Abd el-Kader. Bugeaud a alors 52 ans. Durant les longues années qui ont précédé sa découverte de l'Algérie se sont affinées les manières d'être et de faire qui ont aiguillé son action lors de son expérience africaine. Il a traversé tous les régimes qui se sont succédé depuis sa naissance, de Louis XVI à la Restauration, en passant par la Révolution et l'Empire. Avec Guizot, dont le père a été guillotiné, et d'autres personnages qu'il côtoie alors, il partage cette expérience particulière : celle des enfants de bourgeois ou d'aristocrates bousculés par l'épisode révolutionnaire et devenus des adultes chahutés par la succession des événements qui ont scandé leur vie. *Ense et aratro*, « Par le glaive et par la charrue », telle était la devise de Bugeaud. C'est tout un programme de vie qu'il a décliné en Algérie.

Mais cette devise décrit aussi deux étapes de son existence, sa jeunesse et son âge mûr.

Ense : *une jeunesse guerrière*

La Tafna, donc, près d'Oran et de Tlemcen. On est bien loin des lieux qui l'ont vu naître et grandir, Limoges et la Dordogne. Thomas-Robert Bugeaud de La Piconnerie est en effet né en 1784 à Limoges dans une famille de la petite noblesse, fils de Jean-Ambroise Bugeaud de La Piconnerie et de Mlle Clonart. Dernier enfant d'une lignée de quatorze (sept seulement ont survécu), il est destiné à l'Église. Mais la Révolution bouscule les plans familiaux. Son père et sa mère, ainsi que sa sœur Phillis (ou Françoise), sont incarcérés de décembre 1793 à novembre 1794, les biens de la famille sont confisqués tandis que les frères aînés émigrent. Bugeaud vit d'abord au domaine familial de La Durantie, avec ses sœurs âgées de 17 et 13 ans, avant de retourner à Limoges, où il fréquente l'École centrale jusqu'en 1800. Sa mère meurt en 1798. Lassé de l'indifférence de son père, il revient à La Durantie où il mène une vie de hobereau pauvre et désœuvré¹. Si Bugeaud n'a pas bénéficié d'une scolarité suivie, il n'en est pas moins dépourvu d'une certaine culture, transmise par ses sœurs qui l'ont acquise au couvent.

En 1804, comme nombre de jeunes nobles, il s'engage dans les armées napoléoniennes. Il intègre un corps d'élite, les vélites ou grenadiers de la Garde impériale, ouvert aux jeunes gens disposant d'au moins 800 francs et appelés à devenir rapidement officiers. Après sa formation, il participe aux campagnes d'Allemagne et d'Autriche. La guerre, à ce moment-là, il ne l'aime pas : « Je me bornerai à te dire, dit-il à sa sœur, que le métier de héros est si fort

celui d'un brigand que je le déteste de toute mon âme. Il faut avoir un cœur de rocher, dénué de toute humanité, pour aimer la guerre². »

Le jeune Bugeaud participe à la bataille d'Austerlitz en 1804. Blessé lors de la campagne de Pologne en 1806, devenu sous-lieutenant, il revient en France pour être envoyé en Espagne. Il combat sous les ordres du général Suchet³, commandant en chef de l'armée d'Aragon, dans le nord de l'Espagne. C'est une tout autre guerre que Bugeaud découvre alors, à Madrid soulevé ou à Saragosse assiégé en 1809. Il est durablement marqué par le combat que mènent les Espagnols, la petite guerre ou guérilla. Les opposants au roi Jérôme, frère de Napoléon, imposé par celui-ci en 1808 sur le trône à Madrid, se regroupent dans des *partidas* ou *cuadrillas* qui harcèlent les troupes françaises, menaçant tout particulièrement leurs transports et ravitaillement. C'est une guerre populaire par son recrutement et l'appui qu'elle trouve parmi les paysans. Face à eux, l'armée française adopte un autre type de combat – déjà expérimenté en Vendée – que celui alors pratiqué en Europe du Nord : multiplier les actions rapides, menées par des unités légères et mobiles⁴. C'est là que Bugeaud apprend comment une armée régulière affronte un ennemi insaisissable, mêlé à la population qui le protège, une expérience dont il s'est souvenu en Algérie⁵.

Il est aussi le spectateur lucide des pillages perpétrés par l'armée française. Bugeaud, endurci par des années de guerre, n'a alors plus d'état d'âme. Il participe aux combats sans remords apparents, il s'est même fait le spécialiste des attaques surprises. Bon officier, il gravit rapidement les échelons militaires : capitaine en 1809, chef de bataillon en 1811 avec la croix de la Légion d'honneur, major en 1813.

Mais, malgré l'appui de Suchet, il tarde à devenir colonel. Il quitte l'Espagne en janvier 1814 pour revenir en France.

À la démission de Napoléon et au retour des Bourbons, il se rallie au nouveau régime, tout comme son régiment du 14^e de ligne à Orléans. Il devient royaliste, signe marquis de Lapiconnerie. Il est distingué, nommé colonel, reçoit la croix de Saint-Louis et écrit même des vers en l'honneur du roi. Bugeaud, subjugué par une maîtresse « coquette », mène joyeuse vie ; il pense également à se marier. En route vers les Alpes, il apprend en mars 1815 le débarquement de Napoléon. Poussé, dit-il, par ses soldats, il rejoint les troupes de l'empereur en mars 1815. Son ralliement récent à Louis XVIII n'a certainement pas plu en haut lieu : il est cassé et mis en demi-solde. Il doit à Suchet et au maréchal Bertrand d'être réintégré, de retrouver son grade et même d'être nommé commandeur de la Légion d'honneur et envoyé dans les Alpes⁶. C'est là qu'il apprend la défaite de Waterloo en juin 1815, qui signe la fin de Napoléon. Son régiment se replie au sud de la Loire et s'empresse de prêter allégeance au roi en lui adressant une supplique : « Les officiers, sous-officiers et soldats du 14^e régiment de ligne présentent à votre majesté l'hommage de la plus entière soumission. Nous nous rallions franchement sous la bannière des lis. Le sort de la patrie est désormais attaché à celui de votre personne sacrée⁷... » Bugeaud et ses hommes reprennent la cocarde blanche.

Ces volte-face peuvent paraître surprenantes aujourd'hui mais elles n'ont alors rien d'extraordinaire. Combien de généraux et de maréchaux qui devaient leur carrière à Napoléon ont suivi la même voie, à commencer par le supérieur de Bugeaud, le maréchal Suchet. Chateaubriand, soutien des Bourbons, dresse un portrait sans nuance des plus

célèbres d'entre eux, dont Soult, qui deviendra ministre de la Guerre et, à ce titre, le supérieur de Bugeaud en Algérie :

Le maréchal Soult anime les troupes contre leur ancien capitaine ; quelques jours après, il rit aux éclats de sa proclamation dans le cabinet de Napoléon, aux Tuileries, et devient major général de l'armée à Waterloo ; le maréchal Ney baise les mains du roi, jure de lui ramener Bonaparte enfermé dans une cage de fer, et il livre à celui-ci tous les corps qu'il commande⁸.

On s'est beaucoup moqué, au début de la Restauration, de ces « girouettes » qui ont tourné dans le sens du vent durant ces années qui vont de 1795 à 1815. Mais le phénomène étant massif, on ne peut uniquement s'en gausser. Il faut le ramener à ce qu'il représente : l'émergence, certes cahoteuse, d'un État moderne servi par des professionnels de la politique épousant toutes les vicissitudes du moment⁹.

Bugeaud s'est expliqué lui-même sur son dernier ralliement, en mettant en avant son patriotisme, mais aussi son dégoût des guerres civiles : « Tu peux être assurée, dit-il à sa sœur, que, dans aucun temps, je ne prendrai part à la guerre civile, à moins que des persécutions ne m'y forcent. Je suis trop Français pour verser jamais le sang de mes concitoyens, si mes concitoyens ne menacent pas mon existence¹⁰. » Certes, Bugeaud n'a jamais aimé la guerre intérieure. Et il avait aussi une carrière à bâtir... Enfin, le nouveau régime qui s'installe, celui de Louis XVIII, n'a rien qui puisse le contrarier : Bugeaud est royaliste. Il réprouve les actes de terreur commis par les ultraroyalistes dans le midi de la France, surtout parce qu'ils entretiennent un climat de désordre dont il a horreur. Et s'il devient un opposant aux légitimistes par la suite, c'est moins par conviction que parce qu'ils l'ont écarté de ses fonctions militaires.

Bugeaud attend que la commission qui statue sur les officiers ayant servi sous les Cent-Jours fixe son sort. La chose est faite le 16 juillet 1816 : il est durablement écarté de l'armée, malgré les appuis donnés par Suchet et Polignac, un proche de Louis XVIII qu'il avait arrêté en 1815 dans les Alpes. Le voilà donc partageant le sort des 15 000 à 20 000 officiers placés en demi-solde¹¹. Mais le colonel Bugeaud est loin de répondre au cliché popularisé par la littérature et l'iconographie de la première moitié du XIX^e siècle du soldat vieillissant dans sa redingote râpée, ressassant les heures de gloire de l'Empire. Certes, il se plaint de son sort. D'autant que certains de ses amis n'ont pas connu le même. Louis-Auguste d'Esclaibes, avec qui il a entretenu par la suite une correspondance suivie et dont il a fait la connaissance en Espagne, a eu la sagesse de ne pas reprendre du service pendant les Cent-Jours. Il est donc réintégré au second retour des Bourbons et nommé colonel en 1826.

Bugeaud n'est pas Philippe Brideau, le demi-solde du roman de Balzac *La Rabouilleuse*, aigri et manipulateur. Il revient s'installer sur les lieux de son enfance, en Dordogne. Là, il est surveillé de près par le préfet, François Bourcier de Montureux, zélé fonctionnaire acquis aux Bourbons, qui multiplie les rapports malveillants à son égard :

Je crois devoir instruire V. E. que j'ai dans mon département M. Bugeaud, ex-colonel du 14^e régiment d'infanterie de ligne. Cet officier a beaucoup de moyens et une très grande ambition. On le croit capable de tout entreprendre contre le Gouvernement du Roi. Il en a déjà donné des preuves au retour de l'usurpateur¹².

Mais, rappelons-le, Bugeaud est loin d'être un ennemi du régime dont il critique surtout les excès commis par ses partisans les plus exaltés. Il écrit ainsi à son ami d'Esclaibes en 1822 qu'il a été mal accueilli par ses anciens amis qui, pour certains, n'ont pas hésité à le calomnier. Il tient aussi à lui rappeler qu'il a toujours voté pour des « royalistes constitutionnels¹³ ».

Bugeaud est ce que l'on a appelé sous la monarchie de Juillet un homme du juste milieu, attaché à royauté, à la charte octroyée par les Bourbons et, surtout, à l'ordre considérant que si le Jacobin est « odieux », l'ultra n'en est pas moins à craindre¹⁴. Il est bien le représentant de « l'extrême centre¹⁵ », tentant de réconcilier les modérés en éliminant les extrêmes.

Dans les lettres qu'il adresse à ses amis, Bugeaud fait état de sa frustration, de l'humiliation qu'il ressent d'avoir ainsi été écarté de la carrière militaire. Il n'abandonne pas l'idée de retrouver la carrière des armes. À partir de 1818, il demande sa réintégration, sans succès. En 1824, par exemple, il s'adresse en ce sens au ministre de la Guerre, puis au dauphin en 1825, à qui il avoue « une erreur d'un moment » et son désir de rentrer au plus vite dans l'armée d'active¹⁶. Il renouvelle sa demande 1827 auprès du nouveau ministre de la Guerre, le comte de Damas. Il semble abandonner tout espoir en 1828, alors qu'il est mis à la réforme (mis à la retraite). Fini le temps de la guerre ?

Pour autant, la chose militaire continue de le passionner. Il livre plusieurs articles à des journaux spécialisés, comme *Le Journal militaire* ou *Le Spectateur militaire*, et y peaufine sa doctrine. Lors de la publication des *Mémoires* de Suchet¹⁷, il se montre critique de la méthode employée en Espagne, épargnant les détachements sur le territoire alors qu'il aurait fallu se concentrer sur quelques points

retranchés d'où seraient parties des formations mobiles pour combattre les guérilleros. De même, il combat la stratégie du général Rogniat qui a publié en 1810 *Considérations sur l'art de la guerre*, partisan des batailles de front¹⁸. Il le critiquera encore en Algérie quand le général imaginera un système défensif appelé « obstacle continu ». Car pour Bugeaud, nourri de son expérience espagnole, la mobilité est le maître mot de la tactique qu'il défend, basée sur les effets de surprise, voire de ruse, mais aussi sur le souci des hommes, qualité essentielle, selon lui, du bon officier, attaché également à régler minutieusement tous les détails qui font l'ordinaire des combattants. La guerre ne se fait pas de haut, écrit-il, mais en tenant compte du quotidien des soldats ainsi que du contexte dans lequel se déroulent les combats. Il trouvera à appliquer ces principes en Algérie.

Aratro : *retour en Dordogne*

Dans cette période de latence – car telle est bien son opinion tant il lui tarde de reprendre du service –, entre 1815 et 1830, il se transforme en gentleman-farmer. Le riche mariage qu'il contracte en 1818 avec Élisabeth Jouffre de Lafaye, sa benjamine de quinze ans, lui apporte une dot de 250 000 francs, ce qui lui permet de racheter pour 180 000 francs la propriété familiale de La Durantie en 1819. Il se lance dans la carrière de grand propriétaire comme il s'élançait en Espagne à la tête de ses troupes : « avec fougue et détermination¹⁹ ». Il mène ses paysans comme ses soldats : avec une autorité fondée sur la croyance sans faille dans son système, sa méthode. Dans la région d'Excideuil où il réside, on pratique une agriculture pauvre, notamment des pommes de terre, du seigle, et des châtaignes. Bugeaud

y introduit des nouveautés, comme le font alors bien des propriétaires de son milieu à travers toute la France. Balzac, dans son roman contemporain, *Les Paysans*, donne une version noire de ces anciens officiers de l'Empire reconvertis en grands propriétaires fonciers. Bugeaud, quant à lui, fait défricher, planter des vignes et surtout des prairies artificielles pour stimuler l'élevage sur son domaine et sur les métairies qui lui appartiennent. Il utilise de nouveaux outils comme les dépiqueuses et promeut de nouvelles cultures comme les betteraves ou le trèfle, n'hésitant pas parfois à financer les frais occasionnés²⁰. Tous ces efforts sont couronnés d'un certain succès. En 1824, il est le deuxième contribuable de son canton²¹. Quelques années plus tard, en 1835, ses terres lui rapportent 32 000 francs, quatre fois la solde d'un colonel.

Il ne se contente pas de mettre en valeur son domaine, mais cherche à promouvoir la modernité en matière agricole. Bugeaud adhère en 1821 à la Société d'agriculture de Périgueux et rédige plusieurs articles dans les *Annales agricoles de la Dordogne* ; il est également conseiller d'agriculture auprès du ministre de l'Intérieur en 1820²². C'est ainsi qu'il inaugure une ferme expérimentale à Clermont-d'Excideuil peu avant 1830 et que son nom reste attaché à la création d'un comice agricole en 1824²³ – ce n'est pas le premier, contrairement à ce que dit la légende – où se rencontrent les propriétaires pour échanger ce que l'on appellerait aujourd'hui les bonnes pratiques, diffuser les nouvelles techniques et faire reculer la jachère. Chaque année, le comice octroie des récompenses à un agriculteur innovant, propriétaire ou non. La notabilité acquise par Bugeaud passe aussi par les fonctions politiques qu'il remplit : en 1825, il devient maire de Lanouaille, la commune où se situe le domaine de La Durantie. Au fil du temps,

son travail est reconnu par les autorités locales. Il reçoit l'appui du nouveau préfet de Dordogne, M. de Cintré, qui lui reconnaît « de la capacité, des connaissances, de la suite dans ce qu'il entreprend et des moyens généraux susceptibles de développement²⁴ ». Bugeaud crée même une école, bien qu'il ne soit guère favorable à l'éducation des paysans, considérant que la première instruction à donner aux « misérables » est celle de « l'intelligence des métiers »²⁵. Il est devenu une personnalité locale, n'hésitant à parler la langue d'oc lors des manifestations agricoles régionales.

Tel se présente Bugeaud en 1830 : un propriétaire prospère dans une région pauvre où il contribue au mouvement de transformation agricole qui traverse alors toute la France ; un ancien militaire des guerres napoléoniennes qui a gravi les échelons pour atteindre le grade de colonel tardivement ; un soldat qui a fait une guerre éloignée le plus souvent des champs de bataille du nord de l'Europe, une guerre difficile et pas aussi glorieuse que celle menée ailleurs ; un mari aimant et un père comblé, le couple a eu cinq enfants, dont deux sont morts en bas âge ; mais en fin de compte, un notable de province longtemps suspect aux yeux des Bourbons qui n'ont pas accepté sa réintégration au sein de l'armée. S'il est favorable à la modernisation de l'agriculture, à la charte concédée en 1815 par Louis XVIII, il reste un conservateur convaincu, attaché au maintien de l'ordre social.

Bugeaud est devenu un notable dans son Périgord natal. Il n'en reste pas moins que la vraie reconnaissance sociale s'acquiert à Paris. Mais qui connaît Bugeaud dans la capitale ? La question vaut d'être posée : son nom est certainement familier à quelques maréchaux d'Empire comme Soult qui, après avoir été exilé, est réintégré en 1820 et est

devenu pair de Franc en 1827. Suchet est mort en 1826. Son cercle de connaissances est essentiellement local, même si ses appétits dépassent ce cadre.

Un pilier de la monarchie de Juillet

La révolution de 1830 n'a pas été pas pour Bugeaud comme pour Michelet « l'éclair de Juillet ». Mais elle lui a permis de sortir du cadre finalement assez étroit de sa région. Elle lui a donné l'occasion de se rapprocher du cœur battant des affaires politiques. De lui donner une stature nationale. Et de partir en Algérie.

Rappelons en quelques mots le fiévreux contexte des mois qui précèdent les Trois Glorieuses. Le roi Charles X affronte une opposition libérale de plus en plus affirmée qui devient majoritaire à la Chambre des députés élus en 1827. Il nomme Martignac, sensible à ce courant, à la tête du gouvernement. Il le démet durant l'été 1829, le remplace par le très légitimiste prince de Polignac (celui-là même que Bugeaud a arrêté dans les Alpes en 1815), suscitant un tollé quasi général dans le monde politique. Deux cent vingt et un députés signent une adresse très critique au roi, qui dissout la Chambre. Les nouvelles élections qui se déroulent début juillet renforcent l'opposition. Le 26 juillet, le monarque, par quatre ordonnances, renvoie à nouveau la Chambre, modifie la loi électorale, appelle de nouvelles élections et suspend la liberté de la presse. À l'appel des journaux libéraux comme *Le National*, Paris se couvre de barricades le 27 au soir ; le 29, le souverain capitule, le 31, Louis-Philippe entre dans Paris avec la cocarde tricolore sur la redingote. Aux Bourbons succède la branche des Orléans.

Bugeaud est indirectement mêlé aux événements de 1830. On lui propose de se porter candidat pour les élections du début juillet mais il préfère ne pas donner suite. Il soutient très vite le nouveau régime pour des raisons multiples. La monarchie tempérée que promettent Louis-Philippe et son entourage a tout pour le séduire. Et il peut espérer une reconnaissance de son ralliement, ce qui se vérifie assez rapidement. Car Bugeaud, le soldat des guerres de l'Empire – mais pas bonapartiste – et le grand propriétaire novateur, mais non libéral, a également de quoi convaincre les hommes de la monarchie de Juillet. Se nouent alors des relations qui se renforcent peu à peu sur la base de services réciproques. Fin juillet, début août 1830, il organise donc la garde nationale à Excideuil et dans les communes avoisinantes. Puis il se précipite à Paris pour faire des offres de services qui sont acceptées. Le voilà de retour dans l'armée, d'abord à Arras, puis à Grenoble, où il reste peu de temps ; il est nommé général. Puis retour en Dordogne.

Il se tourne alors vers la carrière politique. En 1831, il est élu député de la circonscription d'Excideuil, en tant que royaliste constitutionnel, pourfendant ceux qu'il appelle les « Exagérés », à savoir les légitimistes et les républicains. Il est alors inconnu à la Chambre. Plus pour longtemps. Avec sa fougue habituelle, il ne tarde pas à se faire remarquer, gagnant quelques soutiens mais également de nombreux ennemis. C'est un orateur exalté qui n'hésite pas à susciter les rires parmi ses collègues, volontairement ou non. En quelques années, il devient une personnalité aimée mais plus encore détestée. Il combat avec vigueur l'abaissement du cens et la publicité des conseils généraux²⁶. Mais ses chevaux de bataille principaux concernent en premier lieu l'armée : il intervient pour défendre les intérêts militaires en termes de formation ou d'avancement. Le second est

l'agriculture, socle véritable de la société selon Bugeaud, qui se méfie de l'industrialisation et des grandes villes. Il regrette toutefois qu'elle manque d'hommes énergiques et de stimulation. Dès 1832, il lance l'idée de ce que l'on pourrait appeler une colonisation intérieure. Il faut l'entendre car se met en place dès cette période le système qu'il défendra ensuite en Algérie :

Non, Messieurs, il n'y a pas trop de population ; je dis plus, il n'y en a pas assez. Nous pouvons en nourrir, et nourrir mieux, plus du double. Il est vrai que momentanément elle est mal répartie. Il y a du trop-plein dans nos grandes villes ; mais je me chargerais d'employer utilement dans le Limousin seul tout l'excédent de Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille et Paris²⁷...

L'ardent défenseur du régime est alors utilisé par les hommes du pouvoir car on le sent dévoué. C'est en 1832 que, d'une certaine manière, il est découvert par Adolphe Thiers²⁸ et Charles de Rémusat. Ce dernier en dresse un long et très pertinent portrait qui résume bien le personnage :

C'est la première fois que Bugeaud parut dans un caractère officiel. Quel homme était-ce ? Le public ne le connaissait aucunement ; mais dès l'année précédente nous avions distingué sur les hauteurs des bancs de l'extrême droite, région à l'heure occupée par des députés qui n'aimaient pas à se laisser classer, un homme assez grand, robuste d'apparence, large d'épaules, encore leste dans sa maturité vigoureuse et qui escalada deux ou trois fois la tribune pour faire en peu de mots, d'une voix ferme, encore qu'un peu chantante, et avec des expressions justes et hasardées, des objections naïvement

sensées aux orateurs de la guerre à tout prix ou de la liberté illimitée ; ses cheveux étaient rares et d'un roux blanchâtre ; sa figure marquée de la petite vérole était saine et fraîche. Au-dessous d'un front plat et avancé, des yeux à fleur de tête exprimaient l'énergie et même la dureté, quoiqu'un air de franchise et qu'un rire sans malice adoucissent sa physionomie. Il y avait dans sa figure et dans toute sa personne du soldat et du paysan, et un observateur clairvoyant y aurait sans doute reconnu ce qui convient à l'un et à l'autre : la force, le courage, une intelligence qui s'est formée toute seule, un mélange de calcul et de rudesse, de franchise et de finesse, de personnalité et de bonhomie et un fond de confiance en lui-même qui n'attendait que l'expérience pour se manifester. Un peu emprunté sur ce nouveau théâtre, tour à tour vif et réservé, brusque et défiant, il affectait d'être étranger aux partis. Mais ces paroles, lancées avec plus d'à-propos que d'adresse, de vérité que de mesure, n'étaient pas d'un homme ordinaire, et il nous inspirait de l'intérêt et de la curiosité²⁹...

C'est surtout Adolphe Thiers qui fait sortir Bugeaud de l'ombre. Le jeune ministre, qui ne connaît pas grand-chose à l'art militaire, a de longues conversations sur le sujet avec le général, jamais avare pour raconter ses campagnes et exposer ses plans. Admirateur de Napoléon, Thiers éprouve certainement une fascination pour ce soldat de l'Empire. Rémusat³⁰ aime à rappeler les longues conversations entre le ministre et Bugeaud qui suscitaient l'amusement des hauts gradés militaires voyant en celui-ci « un rustre et un hâbleur³¹ ».

En 1832, le gouvernement et Louis-Philippe sont singulièrement embarrassés par le soulèvement royaliste fomenté par la belle-fille de Charles X, la duchesse de Berry. Elle est arrêtée. Il est difficile de la faire passer en justice en tant

que princesse royale qui, par ailleurs, tout en étant veuve, se trouve être enceinte. Elle est placée en détention, avec tout le confort possible, au fort de Blaye (Gironde). Mais qui acceptera la délicate mission d'en être le geôlier, c'est-à-dire d'être le gouverneur de la forteresse ? C'est s'attirer inéluctablement la haine des légitimistes et la raillerie de la gauche. D'autant qu'il ne revient pas à un général de remplir cette fonction, jusque-là occupée par un officier de gendarmerie. Il faut donc un homme sûr... et ambitieux.

Bugeaud est désigné par le président du Conseil, le comte d'Argout, en janvier 1833, certainement sur les recommandations de Thiers. Il accepte et s'installe quelques mois, avec toute sa famille, à Blaye. La duchesse accouche en sa présence – il faut attester publiquement de la naissance de son enfant – et il la conduit ensuite en Italie. C'est aussi lors de ce séjour que Bugeaud fait la connaissance de cet officier qui jouera un rôle si important en Algérie, Armand Leroy de Saint-Arnaud.

Plus encore que ses interventions à la Chambre, le rôle qu'il joue à Blaye le fait connaître dans le monde politique et dans la presse, lui attirant des haines farouches et des sarcasmes. Deux autres affaires contribuent à sa notoriété. En janvier 1834, un duel l'oppose au député de gauche Dulong, fils naturel d'un député très estimé, Jacques Dupont de L'Eure. Dans un débat à la Chambre où Bugeaud s'est exprimé sur la nécessité pour les députés d'obéir, Dulong rétorque : « Faut-il obéir jusqu'à se faire geôlier, jusqu'à l'ignominie ? » Rapidement, l'opposition républicaine s'empare de ce qui n'est qu'une passe d'armes parlementaire, et le duel devient inéluctable. Le jeune député est tué. Bugeaud, qui n'en est pas à son premier duel, n'a guère de remords : « Ce malheureux était le plus grand insolent du côté gauche. Le malheur arrivant, il vaut mieux qu'il

soit tombé là qu'ailleurs. Les dieux ont été justes. Vous voyez comme il m'avait outragé³² ! » Rémusat, qui n'est pas hostile à l'homme mais le juge sans concession, note dans ses *Mémoires* : « Bugeaud tua son adversaire ; il y mit, après comme avant, un luxe de sang-froid qui n'était pas nécessaire³³. » L'image de Bugeaud, soutien indéfectible et brutal du régime, est définitivement brouillée à gauche.

Elle le sera encore plus quelques mois plus tard lors de l'affaire de la rue Transnonain. En avril 1834, des émeutes ouvrières et républicaines éclatent à Lyon et à Paris. Thiers confie le commandement de la répression du soulèvement parisien à Bugeaud, partisan une répression musclée : « Il faut tout tuer. Amis, pas de quartier, soyez impitoyables. » Ce que confirme Rémusat qui visite les troupes lors de l'émeute parisienne :

À la hauteur de la porte Saint-Martin, je trouvais le général Bugeaud et son état-major. Dès qu'il m'a aperçu, il descendit de cheval. « Je suis bien aise de vous voir, me dit-il, pour vous demander d'aller dire au ministre qu'il faut enlever de Paris tous les forçats libérés et tous les journalistes³⁴. »

C'est dans ce contexte que douze habitants d'un immeuble de la rue Transnonain sont massacrés par les soldats du 35^e de ligne. L'opposition se déchaîne contre le « massacreur » Bugeaud qui ne s'émeut guère, au moins publiquement, de l'événement. Il n'est pas directement responsable de l'assassinat des malheureux parisiens. Mais le 12 mai, il défend à la Chambre le bien-fondé de la répression au moment même où la Chambre vote le maintien des effectifs de l'armée, condamne les détenteurs d'armes et poursuit sans pitié l'opposition républicaine dont les dirigeants sont

arrêtés³⁵. Bugeaud appuie avec vigueur le tournant répressif du régime. Plus encore, il en est un outil.

Il n'est donc pas étonnant qu'il se heurte à la principale force d'opposition, la presse. Celle-ci, qui bénéficie d'une liberté certaine en ce début de la monarchie de Juillet, est assez virulente, surtout la presse satirique qui mène un véritable combat contre le pouvoir en place. Ainsi la censure, abolie en 1830, est-elle rétablie pour les dessins de presse après l'attentat fomenté par le républicain Giuseppe Fieschi contre Louis-Philippe en 1835. La mesure est contestée. Bugeaud la défend avant même la fusillade : « Oui, Messieurs les journalistes, ce sont là nos despotes nouveaux, ils ont remplacé les hauts barons de la féodalité. C'est précisément parce que j'aime la liberté que je ne veux pas me soumettre à leur joug et à leur despotisme³⁶. » *Le Charivari*, journal satirique républicain qui l'appelle « Monsieur le geôlier », en fait une de ses têtes de Turc. Le 29 avril 1833, il lui consacre un article intitulé : « Histoire naturelle du général-agriculteur-geôlier Bugeaud, ex-marquis de La Piconnerie et futur Napoléon Bonaparte » et sa carrière est impitoyablement passée au crible de la moquerie :

Ouvrier en 93, soldat en 1805, marqué en 1815, agriculteur en 1827, quasi-Napoléon en 1830, député en 1831, geôlier en 1832, Tamerlan parlementaire en 1833, monsieur Bugeaud s'est montré jusqu'à présent le Protée, le Gil Blas, le maître Gonin de notre siècle. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'avec cette merveilleuse aptitude à se prêter aux exigences des événements, à revêtir le caractère de tous les régimes et à se transformer avec tous les pouvoirs, monsieur Bugeaud ait manqué sa vocation et n'ait jamais pensé à remplacer monsieur Talleyrand à Londres ou Perlet³⁷ au Gymnase.

Bugeaud connaît aussi le pouvoir des journaux, qu'il entend capter à son profit. Il contribue à la création d'un organe ministériel en 1832, *Le Mémorial de la Dordogne*, dirigé de 1833 à 1836 par le jeune Louis Veuillot³⁸ qui se fait ainsi connaître. Et il sait tout ce qu'il doit à la presse qui l'a fait sortir de l'anonymat qui entoure bien des députés de province. De cet effet paradoxal Bugeaud use et abuse :

La presse ne m'a pas fait de mal, disait-il ; au contraire, elle m'a fait du bien ; car, sans les outrages qu'elle s'est efforcée de me faire subir, eh, mon Dieu, mon nom serait presque inconnu en France (On rit). On saurait à peine qu'il existe un général Bugeaud, tandis qu'aujourd'hui, partout où je vais pour la première fois, je suis un objet de curiosité (Nouveaux rires)³⁹.

Bugeaud sait manipuler l'opinion, même celle qui lui est défavorable. Elle le sert à forger une image et, par la suite, son culte.

Réélu député en 1834, Bugeaud se partage entre Paris, où il multiplie les diatribes au Parlement, et ses terres situées entre Lanouaille et Excideuil, où il continue son œuvre de modernisation. L'enquête statistique réalisée en 1835-1838 en Dordogne dresse les louanges des améliorations apportées par le général sur ces terres. Mais, comme le remarque le rapport, les succès sont lents, la région reste très pauvre et par ailleurs, Bugeaud n'est pas le seul à s'investir dans la modernisation de l'agriculture⁴⁰.

En 1836, Bugeaud a acquis dans le public une réputation assez contrastée. Pour la gauche, il est l'homme qui a versé sans remords le sang du député Dulong, et le « massacreur » de la rue Transnonain. Pour les légitimistes, il est l'homme du juste milieu et surtout le geôlier de la duchesse

de Berry. Il est connu au palais, même si Louis-Philippe se méfie quelque peu de lui. Il s'est taillé à la Chambre qui n'est pas sans nuances une réputation d'orateur : « À la Chambre, dans les premières années où il y siégeait, ses collègues disaient de lui, non sans sourire : "Il n'y a plus qu'un homme en France qui croit à la gloire, c'est le général Bugeaud⁴¹." » En 1836, il attendait encore cette gloire. Sa mission en Algérie lui permettra-t-elle de la trouver ? En attendant, la presse d'opposition s'interroge. Le 25 mai 1836, *Le Charivari*, dans un article intitulé « M. Bugeaud va faire une campagne », s'étonne qu'on l'envoie en Algérie et se moque de ses prétentions d'homme à tout faire. Mais on en connaît les raisons. Bugeaud est devenu, notamment grâce à Thiers, l'homme de confiance à qui l'on peut confier des tâches délicates : être le geôlier d'une princesse, réprimer une émeute. Malgré les réticences exprimées par le roi mais aussi par Thiers, qui le trouve parfois trop absolu, on sait pouvoir compter sur son obéissance. Et sur son ambition.

1835 : la France doit-elle rester en Algérie ?

Au moment où Bugeaud met le pied en Algérie, la situation de l'armée y est des plus incertaines. Et à Paris, on s'est longtemps posé la question de la présence française outre-Méditerranée à un moment où les gouvernements se succèdent.

Quand Bugeaud arrive sur le territoire, cela fait en effet déjà six ans que les Français ont débarqué, en juillet 1830, à Alger, la capitale de ce que l'on appelait alors la régence d'Alger. Administrée par un dey, outre la région d'Alger, elle est divisée en trois provinces ou *beylik* gouvernées par des beys nommés par le dey : province de l'Ouest, de l'Est et du Titteri.

Un opuscule publié en 1835 sous le titre « La France doit-elle conserver l'Algérie ?⁴² » résume bien le débat entamé depuis l'expédition de 1830 sur les côtes algériennes. Cette campagne, conçue par Charles X et son entourage comme le moyen de redorer l'image du régime, n'a pas suscité un véritable élan patriotique. Elle est critiquée en particulier par les députés de l'opposition libérale tel Alexandre de Laborde, comme inutile et coûteuse. Assez rapidement toutefois, l'opinion – alors réduite aux hommes politiques et à la presse, qui n'atteint encore que des tirages modestes – se divise sur la question de la présence française en Algérie (on disait alors « à Alger » ou « en Afrique »).

NOTES

Notes du chapitre premier, p. 11

1. Jean-Pierre Bois, *Bugeaud*, Paris, Fayard, 1997 ; Gabriel Esquer et Pierre Boyer, « Bugeaud en 1840 », *Revue africaine*, 1960, p. 57-98 et 283-321.

2. Lettre de Thomas Bugeaud à sa sœur Phillis, 16 brumaire 1805, dans Henri d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud d'après sa correspondance et des documents inédits*, t. 1, Paris, Firmin Didot, 1881-1882, p. 74-75.

3. Louis-Gabriel Suchet (1770-1826) s'engage dans la garde nationale en 1791 et participe aux guerres napoléoniennes. Il est envoyé en 1808 en Espagne, nommé maréchal en 1811. Après avoir servi sous les Cent-Jours, il est réintégré en 1819 à la Chambre des pairs.

4. Jean-Louis Reynaud, *Contre-guérilla en Espagne (1808-1814). Suchet pacifie l'Aragon*, Paris, Economica, 1992 ; Vittorio Scotti Douglas, « La guérilla espagnole dans la guerre contre l'armée napoléonienne », *Annales historiques de la Révolution française*, 2/336, 2004, p. 91-105.

5. Lettre de Bugeaud à Phillis, 29 septembre 1809, dans Henri d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud...*, *op. cit.*, p. 117.

6. Eugène Welvert, « Un soldat d'autrefois : Bugeaud en 1815 », *Revue des questions historiques*, 79, 1906, p. 584-599.

7. Lettre à Mme de Puissegenetz (Phillis), dans Henri d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud...*, *op. cit.*, p. 167-178.

8. François-René Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 3, Paris, Garnier, 1910, p. 489.

NOTES DES PAGES 15 À 20

9. Pierre Serna, *La République des girouettes. 1789-1815, et au-delà : une anomalie politique, la France de l'extrême centre*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
10. Lettre à Mme de Puissegenetz. 1, 3 août 1815, dans Henri d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud...*, *op. cit.*, p. 167.
11. Villepelet, « Le colonel Bugeaud et les demi-solde dans la Dordogne », *Bulletin de la société historique du Périgord*, 124, 1926, p. 110-124.
12. Rapport du préfet de Montureux, 4 février 1816, dans Villepelet, « Le colonel Bugeaud et les demi-solde dans la Dordogne », *art. cit.*, p. 118.
13. Lettre de Bugeaud à Louis Auguste Marcel d'Esclaibes, 22 mai 1824, dans Capitaine Tattet, *Lettres du maréchal Bugeaud (1808-1849)*, Paris, Émile-Paul frères, 1922, p. 96.
14. Lettres de Bugeaud à Louis Auguste Marcel d'Esclaibes, 12 juin 1817, dans *ibid.*, p. 70-71.
15. Pierre Serna, *La République des girouettes. 1789-1815, et au-delà...*, *op. cit.*
16. Lettre de Bugeaud adressée au dauphin, duc d'Angoulême, 1825, dans Capitaine Tattet, *Lettres...*, *op. cit.*, p. 113.
17. Louis-Gabriel Suchet, *Mémoires du maréchal Suchet, duc d'Albufera, sur ses campagnes en Espagne, depuis 1808 jusqu'en 1814, écrits par lui-même*, t. 1, Paris, Adolphe Bossange, 1828.
18. Joseph Rogniat, *Considérations sur l'art de la guerre*, Paris, Magimel, Anselin et Pochard, 1817.
19. Lettre de Bugeaud à d'Esclaibes, 7 avril 1819, dans Capitaine Tattet, *Lettres...*, *op. cit.*, p. 68.
20. Corinne Marache, « Encourager plus que l'agriculture. Le rôle du comice central agricole de la Double dans le développement rural local », *Ruralia*, 16/17, 2005, <http://journals.openedition.org/ruralia/1071>.
21. Jean-Paul Bois, *Bugeaud*, *op. cit.*, p. 129.
22. Corinne Marache, « Encourager plus que l'agriculture... », *art. cit.*
23. Corinne Marache, « Richesse et pauvreté aux champs en Périgord au temps de Jacquou le Croquant », *Histoire & sociétés rurales*, 1/37, 2012, p. 117-148.
24. Lettre du préfet de Dordogne à M. le lieutenant général, 21 novembre 1821, dans Capitaine Tattet, *Lettres...*, *op. cit.*, p. 101.
25. Cité dans Corinne Marache, « Richesse et pauvreté aux champs en Périgord au temps de Jacquou le Croquant », *art. cit.*

26. Le mode de suffrage est alors censitaire. Le cens (l'impôt direct) nécessaire pour voter était fixé à 300 francs pour être électeur et à 1 000 francs pour être élu. La publicité signifie à la fois la possibilité de permettre la présence du public et le compte rendu des débats. La chose était alors discutée. Yves Lavoinne, « Publicité des débats et espace public », *Études de communication*, 22, 1999, p. 115-132.

27. Discours de Bugeaud, séance du 28 février 1832, dans J. Mavidal et E. Laurent, *Archives parlementaires de 1887 à 1860*, t. 75, Paris, Société d'imprimerie et librairie administratives et des chemins de fer, 1832, p. 623.

28. Adolphe Thiers (1797-1877), né à Marseille, se lance dans la carrière de journaliste libéral dans le Paris de la Restauration. Il est un acteur clé de la Révolution de 1830 et entame alors une carrière politique (il est deux fois président du Conseil sous Louis-Philippe) avant de devenir président de la République de 1871 à 1873. Il est une figure clé du libéralisme politique conservateur du XIX^e siècle.

29. Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, t. 3, Paris, Plon, 1959, p. 30.

30. Charles de Rémusat (1797-1875), d'abord proche de François Guizot, est nommé sous-secrétaire d'État à l'Intérieur en 1836 pour se rapprocher ensuite d'Adolphe Thiers, devenu un opposant au gouvernement dirigé par son ancien ami.

31. Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, *op. cit.*, p. 31.

32. Lettre de Bugeaud au capitaine Fayant, 28 janvier 1834, dans Henri d'Ideville, *Le Maréchal Bugeaud...*, *op. cit.*, p. 396.

33. Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, *op. cit.*, p. 63.

34. *Ibid.*, p. 78.

35. Maïté Bouyssy, *Rue Transnonain, 14 avril 1834. Un massacre à la française*, Limoges, Lambert-Lucas, 2024.

36. *Le Moniteur universel*, 1^{er} janvier 1835.

37. Adrien Perlet (1795-1850) était un comédien alors fort en vogue qui se produisait notamment au théâtre du Gymnase.

38. Louis Veuillot (1813-1883), journaliste catholique, défenseur de l'ultramontanisme qui affirme la primauté de la papauté. Il est lié à Bugeaud qui lui confie les rênes du journal qu'il a créé, *Le Mémorial de la Dordogne*, puis qu'il accompagne en Algérie en 1841.

39. Cité dans Paul Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. 5, Paris, Plon/Nourrit et Cie, 1884-1892, p. 271.

NOTES DES PAGES 28 À 36

40. Marache Corinne et Combet Michel, « L'enquête Brard, un état des lieux des campagnes périgourdines dans les années 1830 : réflexion sur l'enquêteur et son enquête », *Annales du Midi. Revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, L'État et les sociétés rurales : enquêtes agricoles, enquêteurs et enquêtés en Europe du Sud aux XIX^e et XX^e siècles*, 125/284, 2013, p. 511-524.

41. *Lettres du Maréchal Saint-Arnaud*, précédées d'une notice de Sainte-Beuve, Paris, Michel Lévy, p. 14.

42. Agénor Gasparin, *La France doit-elle conserver Alger ?*, Imprimerie de Béthune/Plon, 1835, p. 62 ; Annette Smith, « Le soleil et le prisme : ambiguïtés de l'anticolonialisme au XIX^e siècle. Le cas Gasparin », *Nineteenth-Century French Studies*, 1-2/26, 1997-1998, p. 193-203.